

Aux enfants de France

1943

Enfants de France, je m'adresse encore à vous, que vos pères et vos frères m'excusent. Il est parfaitement vrai que je cours ainsi le risque, parlant pour vous, de n'être entendu que par eux, qu'importe ! Si ma pensée ne parvient pas jusqu'à vous, la vôtre remplit mon cœur, remplit ma vie. Au cours de ces quatre années de malheur, je n'ai jamais pensé qu'à vous, je n'ai jamais pensé qu'à la France de demain.

Ce que sera cette France, je l'ignore. Ceux qui prétendent en fixer les traits par avance ne sont pas dignes de l'aimer, et d'ailleurs ils n'ont pas de droits sur elle. La génération des vaincus n'a pas de droits sur vous. Je ne dis pas la génération des responsables de la défaite — cela va de soi. Ils appartiennent à la Justice ; tôt ou tard, une à une, leurs têtes sauteront dans le panier. Je dis la génération des vaincus, à laquelle j'appartiens moi-même. Les hommes de l'armistice essaient de vous faire croire que la déroute les a rendus meilleurs. Ils mentent. Et les mauvais prêtres qui se font leurs complices en appuyant cette imposture mentent deux fois. Qui ose conclure de l'humiliation à l'humilité exploite une équivoque verbale, l'humilité ne se fonde pas sur la honte, elle est pour nous, chrétiens, la formule surnaturelle de la dignité. L'humiliation ne redresse que les très grandes âmes, elle dégrade les autres. Un peuple humilié ressemble à un pauvre diable sur le dos duquel il a plu tout le jour et qui claque des dents — proie facile pour n'importe quelle maladie. Le premier soin de ce malheureux doit être de changer de chemise. Il n'y a pour notre peuple qu'une manière de changer de chemise, c'est de changer de régime, en commençant par jeter le Nouvel Ordre au linge sale. Mais cela ne saurait suffire.

L'humiliation de 1940 — unique dans notre histoire — a trempé notre génération jusqu'aux os, et la présence de l'ennemi ne nous a pas permis de nous sécher. Lequel d'entre nous peut se vanter de ne pas sentir le moisi ?

Méfiez-vous de tous, et même de nous, enfants de France. Nous sommes sûrs de ne pas vous trahir, et nous nous croyons capables de vous venger. Ce que vous avez perdu, nous pourrions vous le rendre. Mais il faut que vous donniez à la France beaucoup plus qu'elle n'a perdu. Méfiez-vous de nous ! Craignez que le malheur ne nous ait rendus trop prudents. Oh ! certes, nous ne rejetons rien de ce que nous avons aimé, nous ne renions rien de ce que nous avons cru, mais, précisément, ces vérités que nous nous sommes contentés de défendre et qui furent stériles entre nos mains, il faudra bientôt que vous les risquiez, il faudra leur faire courir tous les risques, fût-ce même celui de périr dans un monde hostile, car le bon Dieu n'a pas créé les Français pour élever aux idées françaises des musées et des temples, mais pour vaincre ou mourir avec elles. Ne croyez pas que nous vous demandions de les rajeunir : les idées ne sont ni jeunes ni vieilles. Il importe seulement que vous ne les acceptiez pas telles quelles de nous, avec leur crasse et leur rouille, car les imposteurs de Vichy ont beau vous dire que nous nous en faisons des armes pour nous déchirer les uns les autres, ils mentent. Elles avaient fini par ressembler à ces épées de cérémonie dont la poignée est d'or ou d'argent, mais qu'on ne tire jamais du fourreau. Elles couvraient des rivalités de fortune ou de prestige, elles n'étaient pas la cause réelle de nos discordes, elles en étaient le prétexte.

Enfants de France, les tartuffes du Nouvel Ordre prêchent l'union. Nous savons ce qu'ils entendent par là. Les hommes de la capitulation vous invitent à capituler une fois de plus avec vos idéals et vos drapeaux. Moi, je vous dis : allez de l'avant, marchez droit demain vers ce qui vous semblera juste et vrai. Les hommes de la déroute font semblant de pleurnicher en s'accusant de s'être combattus au nom des principes. Ils mentent. C'étaient bien plutôt les convictions qui manquaient à notre pays, mais il regorgeait d'intérêts et d'appétits, de sceptiques et de cyniques. Allez de l'avant ! Débrouillez-vous ! Il est bon qu'il y

ait chez nous des socialistes, des communistes, des royalistes et des anarchistes, s'ils sont sincères, pourvu qu'on en ait fini avec les conservateurs. Il est bon qu'il y ait des croyants et des incroyants, des croyants pour servir le bon Dieu, et des incroyants pour faire honte à ceux qui croient le servir en méprisant leur prochain, aux bigots fanatiques, aux gens d'Église ambitieux. Il est bon qu'il y ait des anarchistes pour cracher à la figure des lâches qui nourrissent l'abject espoir d'être, de la naissance à la mort, entretenus par l'État. L'union d'un grand peuple ressemble à l'équilibre d'un homme qui marche, elle se défait et se refait sans cesse. Allez de l'avant ! Vous n'avez à haïr que les traîtres, à mépriser que l'imposture. À condition que vous restiez loyaux et sincères, le génie français se chargera de simplifier et de réconcilier pour vous. Que vos opinions diffèrent, qu'importe, si vous restez d'accord sur l'honneur et la justice ! Nous avons failli périr non de l'abus des idées, mais de la démission des consciences.